Compte rendu

**Cruse, Romain. *Une géographie populaire de la Caraïbe*,
Montréal : Mémoires d'encrier, 2014, 591 p.**

**À la lumière des sciences humaines et physiques, donner à
comprendre la complexité d'un monde**

**Djemaa Maazouzi
Collège Dawson**

C'est à travers une sorte d'*ecocare* qui serait autant une attention portée à l'environnement qu'une volonté de prendre soin des populations considérées (dans le sens aussi et surtout de respectées) comme partie prenante de cet espace (puisqu'elles y vivent et en vivent) que Romain Cruse déploie une démarche ouvertement engagée politiquement. Foisonnante d'explications détaillées, son étude donne littéralement et conceptuellement toute son épaisseur à la notion d'histoire de la longue durée. Composé de plus de cinq cents pages, le volume imprimé sur du papier recyclé se présente avec une couverture blanche saignée idéologiquement de rouge : pour qui ne comprendrait pas que « géographie » et « populaire » conjuguent ensemble une longue litanie de prédateurs de territoires, de cruautés infligées aux êtres; le rouge redirait, ici, l'hommage aux luttes des opprimés et à ceux qui se tiennent à leurs côtés dans leurs résistances multiformes. Accompagné des photographies puissantes de Romain Philippon qui agence dignité des regards, poésie et ironie scéniques, *Une géographie populaire de la Caraïbe* présente l'espace comme trame des lieux qui disent ce qui est partagé ou craint des autres. Le livre évoque les vies sociales traversées de génocide, d'esclavage, de violences, de spoliations, de conflits, de dominations, de résistances, de luttes, de marronnages, d'inventivité, d'agentivité. L'ouvrage, centré sur les individus, montre que l'occupation des territoires par les populations est une réalité dynamique nourrie par les relations qu'elles entretiennent avec le territoire même, les relations qu'elles tissent entre elles ainsi que leur circulation et leur dispersion plus ou moins forcées dans le territoire (déportation, installation, expropriation, exode rural, émigration, immigration...). Ces liens, Cruse les appréhende avec le lest non dénué d'intensités affectives de l'histoire, des mémoires collectives ainsi que des croyances, des religions et des idéologies qui leur sont constitutives.

Scientifiquement inscrite dans une branche disciplinaire (somme toute récente puisqu'attribuable au tournant d'années 1970 pour ses voix les plus radicales) qui réfute la mise au pas institutionnelle ou une mise au service

d'intérêts étatiques, la géographie que Cruse propose emprunte son positionnement, son ton soupçonneux et parfois accusateur à la perspective postcoloniale. Il s'attache à analyser de nombreux phénomènes (situations et mutations) géographiques, historiques et sociétaux en énonçant clairement un positionnement anticolonialiste, anti-impérialiste et anticapitaliste. Résolument interdisciplinaire, sa démarche qui se réclame de la théorie et du terrain, se veut caribéanocentrée et se donne aussi pour tâche de déconstruire des discours dominants et officiels, tous azimuts : lieux communs sans fondement scientifique véhiculés sur le web, impensés académiques et biais d'études scientifiques renforçant les stéréotypes racistes, les justifications déterministes de situations de pauvreté ou de catastrophes écologiques, etc.

Cruse exprime d'entrée de jeu sa solidarité envers les « gens ordinaires », revendiquant doublement la qualité « populaire » de son étude : d'une part, une géographie qui décrit et analyse des espaces de toutes sortes (physiques, économiques, démographiques, politiques, anthropologiques, etc.) en traitant des classes populaires locales — « 60 % à 80 % de la population (ou plus dans des cas extrêmes comme Haïti) qui évoluent hors de l'emploi stable et valorisé et dans les bas étages du salariat » (33) —; d'autre part, une géographie qui s'adresse à tout public qu'il soit de la Caraïbe ou non, qu'il soit néophyte, profane ou spécialiste de cette région du monde, familier ou fort éloigné des études de cet acabit, c'est-à-dire à velléité totalisante.

En effet, l'organisation de cet imposant ouvrage s'articule autour de deux axes centraux disséquant la notion de Caraïbe et celle de Caribéens à la lumière des concepts, à la mesure des territoires, à l'aune des individus, des groupes et de leurs pratiques sociales et culturelles, au prisme aussi du rythme des diverses modifications survenues dans le temps. L'auteur opère par thématique ou problématique et examine au cas par cas des situations spécifiques et similaires apparaissant dans les états des trois ensembles anglophone, francophone et hispanophone. Pour Cruse, la Caraïbe se définit « au croisement de la géographie, de l'histoire, de la culture et de la démographie »; par « une localisation tropicale [...] et plus précisément centre-américaine, par une certaine insularité liée à un isolement des territoires plus encore qu'à une simple barrière océanique, par une histoire commune, qui (re) débute avec la colonisation européenne, puis l'établissement des plantations et le développement d'une économie sucrière liée à la déportation et à la mise en esclavage de travailleurs africains, par des héritages communs dans les champs économiques (économie de plantation) et démographiques (mélange de populations africaines, indiennes, chinoises, amérindiennes), par la présence de cultures créoles » (82).

Au fil des exposés souvent introduits par des proverbes créoles ou jamaïcains ou des exergues de penseurs anticoloniaux, l'illustration est quasi systématique : émaillées de cartes géologiques, sismiques, météorologiques, de relevés biologiques, de nombreux exemples puisés dans l'anecdote de la rencontre intersubjective, les faits journalistiques rapportés, les événements historiques, les analyses politiques, l'enquête sociologique, les graphes économiques, les pyramides démographiques ou les extraits de poésies, de chansons, de textes littéraires. La progression qu'offre l'étude au lecteur s'avère parfois chaotique et laborieuse (quand il pense que l'auteur parvient aux fins de sa démonstration, la narration d'un récit la prolonge encore, mêlée d'humour ou de philosophie). Cependant, à chaque fois, le lecteur se trouve récompensé par le thésaurus que finit pas constituer à ses yeux ce parcours d'érudition qui n'oublie jamais son objectif de partage humaniste. Afin de souligner l'iniquité d'une situation, l'injustice de certaines mesures, relever le paradoxe de certains cas, la spécificité d'une pratique ou d'une rébellion, Cruse varie les horizons, les reliefs, les précipices du Surinam à Porto Rico, de la Jamaïque à Haïti, de la Dominique à Saint-Vincent, de la Guyane à la Martinique, de la Guadeloupe à Sainte-Lucie, de la Barbade à Trinidad, de Cuba à la République dominicaine, etc.

La première partie de l'ouvrage, plus courte que la seconde, tente d'unifier la région Caraïbe en traitant : des identités et de leurs perceptions par les populations concernées; de l'environnement en examinant l'influence de la géologie sur les sociétés caribéennes; des facteurs climatiques simples et complexes; de l'état des grands milieux naturels, de leurs conservations (mangrove, déforestation et corail) et des responsabilités diverses (colonialisme, firmes, gouvernements locaux, populations locales) dans leur détérioration ou disparition.

La seconde partie de l'ouvrage se scinde en deux. D'abord Cruse remonte à l'histoire du déporté africain devenu afro-caribéen, à celle de l'esclave sur les plantations, à la résistance, au marronnage à la Jamaïque, en Haïti, au Suriname, à la Dominique. Il analyse la complexité des alliances durant les guerres avec l'exemple des Black Caribs, et « les dits et non-dits de l'abolition de l'esclavage ». Il s'intéresse à « l'affirmation du “nous” afro-caribéen », avant d'examiner les Caribéens d'origine non africaine (Indiens comme « coolies », Caribéens d'origine européenne — Blancs créoles chrétiens, juifs, touristes —, Arabes du Levant, rescapés du génocide amérindien, Asiatiques non indiens, Chinois). Cruse aborde ensuite les répartition, cohabitation et (sur) vie économique de la population caribéenne contemporaine. Étudiant la ville caribéenne, Cruse s'arrête au cas de Port-au-Prince puis aux densités de

population et à « la course-poursuite entre riches et pauvres ».

Enfin, sur ce chapitre des populations, Cruse soulève la question de groupes ethniques (Caraïbe hispanique claire, Caraïbe noire et Caraïbe indo-créole) agissant comme ethnoclasses aux intérêts antagonistes, se partageant des espaces (et des ressources) bien gardés, et bloquant, pour les plus aisés, tout changement, toute amélioration économique des plus défavorisés. Effectuant un saut prématuré vers les langues et la créolisation (certes en surfant sur le lien des ségrégations), l'ouvrage aboutit sur deux derniers volets majeurs, économiques et culturels. L'un, consacré aux disparités des revenus moyens dans la Caraïbe et aux « logiques de culture, logiques minières, logiques d'opacité et logiques de rente », montre, au prisme de la géopolitique, des économies structurellement déséquilibrées et s'achève sur un plaidoyer pour une « une analyse rationnelle de l'économie cubaine ». L'autre revient sur les cultures créoles pour en analyser les répartitions géographiques, les dimensions, les hiérarchies et les « frontières [avec] la langue coloniale ». L'ouvrage se clôt enfin sur les « croyances, les religions et les spiritualités caribéennes » comme liant fondamental des sociétés à leur histoire et à leur géographie. Il évoque autant les loas haïtiens du vaudou que Bob Marley et les rastas de la Jamaïque, les musiques créoles et leur rapport au pouvoir (Konpa-dirèk et koudyay en Haïti, slack jamaïcain, calypso trinitadien).

On l'aura compris, dans cet ouvrage, l'espace n'est pas un décor, ce n'est pas non plus une donnée abstraite, accessoire, contingente, figée. Son étude commande une interdisciplinarité qui se penche sur le quotidien des êtres humains non seulement dans des perspectives diachroniques et synchroniques, mais aussi à l'intérieur de cadres sociaux, économiques, politiques, anthropologiques, culturels où sont pris en compte tant les relations au niveau local que les échanges régionaux et globaux. C'est avec cette prémisse qui se traduit politiquement par une attention portée aux classes sociales (ni moyennes, ni aisées, mais défavorisées), à celles et ceux qui vivent dans cet espace et s'y meuvent, en vivent en le transformant tout en étant transformés par lui, que Romain Cruse a mené son travail magistral et rigoureux. Ses inspirateurs sont légion, citons l'influence Howard Zinn bien sûr et de son entreprise d'*Histoire populaire des États-Unis*, ou encore des poètes et des penseurs comme Aimé Césaire, José Martí, Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, René Depestre, Frantz Fanon, Derek Walcott, C. L. R. James, Norman Girvan, Arthur Lewis...

En sous-texte méthodologique (c'est-à-dire comme inspiration, mais non comme contrainte opératoire), on reconnaîtra bien le labeur de Fernand Braudel. Chez Cruse, on le reconnaîtra tout à fait à cette perspective de la « longue durée » et à sa démarche d'« interscience ». Quant à son positionnement considérant le capitalisme comme un « contre-marché », il appert tout autant. En raison de sa compilation volumineuse d'informations scientifiques géologiques, météorologiques, biologiques, écologiques, démographiques, sociologiques, économiques, agronomiques, historiques, sociolinguistiques, musicologiques, l'ouvrage de Romain Cruse garde son entière pertinence et son actualité depuis ses successives parutions (2014 est sa dernière réédition, montréalaise). De sa thèse de doctorat de près de 800 pages, intitulée *L'antimonde caribéen, entre les Amériques et le monde*, soutenue à Arras en 2009 (et qui reprend le concept d'« antimonde » forgé par Roger Brunet, considéré comme le Fernand Braudel de la discipline géographique par de nombreux spécialistes) à son ouvrage *Géopolitique d'une périphérisation du bassin caribéen* (Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, 170 p.) qui en synthétise une partie, l'étude des mécanismes internes et externes aux états qui maintiennent et reproduisent les inégalités sociales et spatiales aberrantes demeure la préoccupation majeure des travaux de Cruse. À plusieurs égards, on retrouvera cette même implication politique et scientifique dans le projet *Caribbean Atlas* qu'il codirige avec Kevon Rhiney, site traitant de multiples thématiques offrant une grande richesse multidisciplinaire (<http://www.caribbean-atlas.com/fr/presentation/le-projet.html>).

Si d'aucuns ont vu dans *Une géographie populaire de la Caraïbe* les carnets d'un globe-trotteur vulgarisant les îles tropicales loin de la carte postale, nous y lisons une démarche pédagogique minutieuse et acérée qui, par un jeu d'échelles mesurant chaque chose localisée, redonne à comprendre les coordonnées d'un monde dans toute sa complexité : sa géographicité.